

EXTRAITS DE LA GAZETTE FAMILIALE « O'NEWS »

Numéro spécial « Jean O'Neill » - Été 1998.

« Voici le message livré par Gilbert Cesbron à ses proches rassemblés autour de son lit pour une Eucharistie en mai 1979, alors que sa mort paraissait imminente, et qui a été lue en guise d'homélie le jeudi 16 août à la messe de ses obsèques par sa fille aînée ; voici ce message, le dernier :

« Dieu est Amour.
Il n'y a que cela qui compte.
Je voudrais que ne communient aujourd'hui que ceux qui croient que dans ce morceau de pain se trouve vraiment le Seigneur Jésus-Christ.

C'est une folie, je le sais. C'est un grand mystère, tout comme de croire que dans ce petit enfant de la crèche se trouvait toute la puissance de Dieu.

C'est ce mystère qui est essentiel, car c'est de lui que naît la foi.

Et, croyez-moi, quand je vous le dis maintenant, écoutez-moi : c'est la seule chose importante.

A part la foi qui s'accomplit dans l'amour, le reste n'est rien.

Et si je n'ai pas su vous en convaincre, j'ai tout raté. »

Demeures D'une Vie

Enfance Nantaise

En 1912, après une vie itinérante, (Papa naît à LORIENT, en 1908, puis vit au MANS jusqu'en 1910, puis à VANNES), notre grand-père Henri O'NEILL est affecté au régiment d'Artillerie de NANTES. Il y sera maintenu jusqu'à la fin de la guerre. Notre grand-mère, Berthe et ses 8 enfants s'installent alors pour de longues années (1912 - 1924) dans un appartement à NANTES (d'abord 40, bd de STRASBOURG, puis au 4^e étage du 1, rue Maurice DUVAL, qui donne sur la place de la Préfecture).

Papa fait ses études au Collège STANISLAS. Les vacances d'été se passent à BEAU RÉPOS, près de LANDERNEAU, propriété de notre arrière-grand-père, Charles VERON, de son vivant puis, après sa mort (1913), jusqu'en 1920. La propriété devient de plus en plus lourde à entretenir car les fermages associés à la maison ont été revus à taux fixe en 1913 et, après la guerre, ils ne rapportent plus grand chose du fait de l'inflation élevée. Elle est alors

Un Peu De Paris

En 1924, la famille déménage pour une jolie maison à SAINT MAUR DES FOSSES, près de PARIS. Les enfants qui restent à la maison sont Guitmy, Annick, Jean, Marc et Mython. Jean fait ses études à BOSSUET où il est pensionnaire, puis à LOUIS LE GRAND, jusqu'à son entrée à L'ECOLE NAVALE en 1927.

A la mort de son mari (1928), notre grand-mère s'installe à PARIS, rue Jean DAUDIN

vendue, et les vacances d'été en famille se passent la première année dans une maison louée à LA TRINITE, puis à QUIBERON dans une maison devenue par la suite Maison de vacances pour le personnel de la SNCF, puis à ST GILLES CROIX DE VIE. De nombreuses vacances de Pâques sont passées à LA BAULE où Charles et Henri O'NEILL louaient chaque année des maisons voisines.

Si la famille connaît une bonne stabilité pendant 12 ans, notre grand-père est cependant très absent : pendant la guerre de 1914 - 1918, puis de 1918 à 1920 quand il commande un régiment à NÎMES. Promu général, il renonce à un commandement à ALGER, sa santé n'est pas fameuse depuis la guerre où il a été victime de gaz Ypérite et il préfère rester près de sa famille à NANTES. Après un an, sa santé de plus en plus déficiente le contraint à prendre sa retraite et, pour se soigner, à aller vivre plusieurs mois à CANNES, accompagné de sa fille Guitmy.

(15^e) avec Marc qui prépare ST CYR à BOSSUET, et ses dernières filles, jusqu'à sa propre mort (1930). Annick et Mython continueront à habiter cet appartement jusqu'à leur mariage, tandis que Guitmy ira s'installer avec Laure THERY 35, avenue de SAXE, dans un appartement dont tante Laure a hérité.

Où Un Jeune Marin Est Un S.D.F.

A partir de 1927, Papa n'a plus de domicile personnel connu jusqu'à son mariage en 1937 ; il est toujours embarqué : L'ÉCOLE NAVALE, L'ESCADRE en guise d'école d'application (l'Edgar QUINET prédécesseur de la JEANNE D'ARC, en avarie, n'ayant pas pu prendre le départ,) la BELLATRIX à TAHITI, L'ÉCOLE CANON à TOULON, puis en Extrême orient, le SAVORGNAN de BRAZZA, puis la Canonnière LA GRANDIERE en CHINE stationnaire sur le YANG TSE, le croiseur STRASBOURG où il est affecté pendant l'armement à SAINT-NAZAIRE.



La BELLATRIX à Nouméa

Auparavant comme il est peu occupé, il prend 3 mois le commandement provisoire d'un navire de commerce réquisitionné pour rapatrier en FRANCE depuis BILBAO, SANTANDER, des réfugiés de la guerre d'Espagne : grandes émotions en mer par gros temps dans le GOLFE DE GASCOGNE.

Lors de ses affectations dans la région brestoise, il a sans doute été régulièrement accueilli et logé par Charlotte et Maurice LOYER qui habitaient, comme Prosper et Anne-Marie BARTHES, à deux pas de la Cité d'Antin, et qui étaient très accueillants pour la famille.

On S'installe. Mais Chaque Fois On Déménage Bientôt

C'est avec maman qu'il retrouve un vrai logis, d'abord à LA BAULE, pendant quelques mois au retour de leur voyage de noces au MAROC : villa LES MAUBECHES. Ils n'ont pas d'auto, et Papa y revient le soir par le bus SAINT-NAZAIRE - LA BAULE, jusqu'à ce que le STRASBOURG parte faire ses essais et rallie BREST.



La Canonnière LA GRANDIERE



La canonnière La Grandière

Ses sorties de jeune homme le font passer avec son grand ancien et ami Hervé de CACQUERAY à La GIRAUDAYE, où il y a la jolie Pépé de TROGOFF et un tennis... et où il rencontre maman, de passage entre SAINT LAURENT DES MORTIERS et LERAT.

Été 38, ils s'installent à BREST, au 3ème étage d'un immeuble récent, rue d'AIGUILLON, jusqu'à l'arrivée des Allemands en juin 40. Très peu avant, Bonne Maman PONTBRIAND vient nous y enlever en auto pour nous déposer à SCAËR, chez tante Annick qui y habite dans un logement de fonction. (Oncle Francis est dans

l'administration des Tabacs, à l'usine BOLLLORE.)

Après quelques mois dans cette maison, fin 1940, une fois obtenue l'autorisation de la Kommandantur, nous rejoignons Papa en train, à TOULON. Voyage accompagné de tante Claude.

C'est d'abord une installation provisoire dans un appartement au MOURILLON, quartier BAZEILLES, près de la rue MUIRON, puis dans une maison plus près du Cap Brun, en face de l'église saint Paul et près de la mer. Cette maison n'existe plus, bombardée à la fin de la guerre. Papa avait alors trouvé un vélo de course (guidon retourné et boyaux) bien précieux pour aller et revenir de l'Arsenal.



Bonne Maman PONTBRIAND est venue une fois nous rendre visite pendant l'été 41, en principe pour la naissance de Bénédicte, mais celle-ci a tant tardée que les Allemands ont fini par refuser de prolonger ce séjour jusqu'à la naissance. Papa est alors reparti pour l'Escadre de DAKAR. Début 42, il est nommé en poste à terre à DAKAR : c'est alors la traversée TOULON-DAKAR en famille que Papa et maman font ensemble avec les 3 enfants pour "atterrir", après une installation provisoire d'un mois à l'Unité Marine, près du port, dans une villa coloniale située près de l'Amirauté, avenue Kléber, et dont nous habitons le rez-de-chaussée : maison douce à vivre, comportant tout autour une large circulation couverte, sur laquelle donnent toutes les pièces par des portes-fenêtres. Devant, il y a un bougainvillier,

derrière des flamboyants sur la cour des boys. Aux heures de loisirs, on va à la plage de Hahn à vélo, Béa et Domi sur les porte-bagages, Béné laissée sous la surveillance d'une Sénégalaise, qui en semaine emmène les trois enfants au jardin de la Cathédrale, quand il n'y a pas école.

Il faut malheureusement partir 6 mois après : le débarquement américain est annoncé à DAKAR et les familles doivent rentrer en Métropole. Embarquement sur le paquebot Savoie qui va faire escale à CASABLANCA et y arrivera en plein débarquement américain. La désinformation a marché à fond et les familles ont été envoyées au feu, alors qu'on voulait les en soustraire. Devant le navire, quitté rapidement à l'alerte, les familles voient celui-ci couler sous les bombes des avions américains : elles sont transférées à MARRAKECH, et logées pour quelques jours dans le Casino réquisitionné pour l'occasion ; peu après, notre famille est relogée dans une maison construite récemment dans la nouvelle extension de la ville, dont les propriétaires n'ont pas pu revenir de FRANCE après leurs vacances, du fait des événements.

On attend la naissance de Loïc pour rentrer en FRANCE : il est vite malade et longtemps intransportable ; le dévouement exceptionnel du docteur BESSADE (médecin de la marine) que nous retrouverons à PARIS, bd de Clichy, et l'omniprésence de maman seront très précieux. De ce fait, nous restons à MARRAKECH jusqu'à ce que Papa soit nommé à une affectation provisoire "familiale" à AGADIR où nous logeons d'abord près d'un an à l'hôtel LA MAMOUNIA, avec repas au Casino, à côté, tous deux réquisitionnés par l'armée ; puis jusqu'à l'Armistice, nous nous installons dans une villa neuve que le Commandant de la garnison, le général d'HAUTEVILLE, a mise à notre disposition. Entre-temps, Papa est reparti pour ALEXANDRIE, affecté sur La Lorraine qui participera au débarquement de Provence. A Agadir, les jours sont doux, sauf pour maman que la santé de Loïc retient à la maison. Nous allons à la plage avec les SAINT-BON. Gaëlle naît en juillet 1944.

Eté 45, nous rentrons en France via MARSEILLE, PARIS (pose chez Tante Guitmy, 35 avenue de Saxe), pour nous installer au BIGNON, à SAINT LAURENT DES MORTIERS où nous allons vivre 8 mois, tandis que Papa commande Le BASQUE sur lequel, pendant cette période, Maman est allée le voir 2 fois à CHERBOURG. Béatrice et Dominique sont invités, chacun leur tour, à déjeuner à bord :

souvenir émouvant et fascinant. Au BIGNON, tante Anne est la maîtresse de maison, en charge de la maisonnée de ses frères et sœurs. Pour les enfants, ce sont des souvenirs forts : le parc, le potager, les prisonniers allemands qu'il était interdit d'approcher, "l'école" chez mademoiselle RONGERE de l'autre côté de la route, où nous allions seuls et où nous recevions plus de tendresse que d'érudition.



En 1946, Papa est nommé à l'Etat Major à PARIS et, à la rentrée scolaire, nous emménageons dans le XVI^e, au premier étage du 5, rue MIGNARD : La crise du logement est alors terrible, et il est quasiment impossible pour une famille nombreuse de trouver à louer à PARIS. C'est une sous-location provisoire et illégale que Papa a trouvée par des amis marins qui nous permet de nous installer dans les meubles d'un monsieur âgé qui vient de mourir.

Vient alors une année et demie d'enfer, de lutte acharnée contre un propriétaire déterminé à nous faire partir. Froid et inconfort : le premier hiver, c'est l'incendie de cheminée que provoque notre poêle à sciures et qui détruit toute la colonne des cheminées correspondantes de l'immeuble : le deuxième hiver, ce sont les travaux d'installation du chauffage central entrepris en plein hiver par le propriétaire qui profite des travaux pour faire enlever la porte d'entrée et la fenêtre du salon par les ouvriers.

Ce Noël 1947, Béa et Béné avaient été gâtées chacune d'un superbe landau de poupée. Quel bonheur de rouler sur les tuyaux accumulés dans le salon ! On se barricade avec des fermetures provisoires ; dans le même temps, la famille de l'ancien locataire reprend ses meubles ; on vit avec des cantines... et on finit par trouver à

emménager dans un appartement petit mais lumineux à NEUILLY, 77 avenue du Roule.

Nos parents peuvent enfin vivre dans leurs meubles, en attendant de trouver plus grand.

Terre Promise

La rentrée 1950 se fait dans le "grand" appartement du 5, square du TROCADERO. Papa a quitté la marine pour être plus proche de ses enfants et pouvoir les suivre. C'est la stabilité : la famille s'y agrandira, de André à Doreen. André et Roselyne naissent encore à la maison, les suivants à la clinique. Nous faisons notre travail du soir, autour de la salle à manger qui jouxtait la chambre de Papa et maman, sous l'œil attentif de Mademoiselle BIENAIME, professeur de 8^{ème} à FRANKLIN, quand les cris d'André nous ont annoncé son arrivée parmi nous : Bienvenue au club !



Les enfants grandiront au square jusqu'à l'âge adulte. Les écoles proches seront FRANKLIN, la ROCHEFOUCAULD, LA TOUR, SAINTE-MARIE, LÜBECK. Les pensionnats seront JALESNES, la LEGION D'HONNEUR, MONTFORT LAMAURY pour les filles, ST LO, REDON, CHATEAUGIRON pour les garçons. L'aide à maman y sera donnée par Madame BREIDI, vite surnommée "MADY" par Henry, à partir de 1952.

Quelle généreuse attention exceptionnelle pour nous tous, si empreinte de gaieté ! Très fin cordon bleu, elle nous fera découvrir la cuisine libanaise : son mari qu'elle aimait beaucoup était libanais.

Ils y seraient bien restés, nos parents, au square, mais les travaux : termites et reclassification de l'appartement les amènent à chercher ailleurs. C'est alors un premier emménagement au 11, rue de MAGDEBOURG (1980), puis un second, 47, rue COPERNIC (mars 1993) jusqu'à ce que ce bon air de PENTHIEVRE devienne plus nécessaire que la proximité familiale de PARIS (janvier 1998).



Souvenirs d'enfance de Tante Mython

J'ai repassé toute mon enfance, essayant de me rappeler, au sujet de ton père. Je vais donc citer quelques souvenirs. Nous étions une famille heureuse, des parents qui s'adoraient, et les aînés étaient déjà lancés dans la vie.

Nous étions les 3 petits : ton père, Marc et moi. Nous nous entendions très bien - mais il y avait une entente très forte entre Marc et moi. Ce qui ne nous empêchait pas de bien nous entendre avec ton père.

Il y a eu l'histoire de la balance. Je te la raconte car je crois que cela dépeint les caractères des uns et des autres.

Nous aimions bien, Marc et moi, aller nous promener, notamment dans le magasin DECRE - grand magasin de l'époque à Nantes.

Comme toujours, ton père ne voulait pas venir avec nous, car il voulait faire ses devoirs et apprendre ses leçons avant de sortir - malgré notre insistance.

Donc, parlons de la balance ! J'aperçois dans le magasin une balance pour enfants, avec des plateaux, les poids en cuivre. Cela m'a paru un jouet de rêve. Malheureusement, j'avais très peu d'argent. Marc, avec son bon cœur, me donne ses sous, mais nous n'étions pas riches et on n'avait que la moitié du prix demandé pour cette balance.

Nos parents donnaient peu d'argent - Si nous étions dans les 2 premiers. Si nous avions fait des actes méritoires, et pour notre anniversaire - c'est tout, même en économisant cela faisait très peu. Donc, je voulais cette balance, et tout de suite, je pense à Jean ton père - très travailleur, plus sérieux

que son âge - et qui était souvent dans les premiers - Marc essaie de m'en dissuader.

On peut toujours le lui demander ! Nous rentrons donc à la maison et je dis à ton père :

"Avec Marc on a pensé que ce serait bien d'acheter un "jouet collectif", on pourrait y jouer tous les trois le soir. Jean était content de cette avance que je lui faisais. Je lui montre le petit sac où j'avais mis mon argent et celui de Marc - et lui demande s'il veut aussi donner son argent".

"Oui, c'est une bonne idée me dit-il - et il va chercher son argent et le vide dans le petit sac. J'insiste pour qu'il vienne, sachant parfaitement qu'il ne sortirait jamais avant d'avoir fini son travail. Après le goûter me dit-il. Je n'en tiens pas compte et dis à Marc : "J'ai l'argent, allons acheter la balance". Ton oncle me dit que ce n'est pas très honnête - qu'il faut dire à Jean l'achat que je veux faire ! « Peut-être que cela lui fera plaisir ». Ton oncle Marc désolé, mais ne sachant pas me dire non, nous voilà chez DECRE, et nous revenons avec la balance. Jean venait de finir son travail. Je lui dis que j'avais trouvé un merveilleux jeu collectif, et je lui montre la balance.

Alors ton père explose - c'est un achat ridicule etc. etc... Ses cris attirent ma mère qui voit la désolation de son cher fils Jean, et, apprenant les faits, elle va directement vers moi et me tire les oreilles (j'ai toujours préféré les gifles au tirage des oreilles, mais je n'avais pas le choix). Je déclare que je croyais lui faire plaisir, mais ma mère me gronde - sachant très bien que je n'ai cherché qu'à me faire plaisir. Entendant les éclats de voix, ton grand-père sort de son bureau, se fait raconter les raisons de ces cris, et s'adresse à ton père :



Jean O'Neill 1913

"Tu vois, Jean, tu viens de recevoir une leçon de vie. Faisant confiance à ta sœur, tu lui as donné ton argent. Tu n'aurais pas dû. Sans être méfiant, il faut être prudent. Tu aurais dû lui dire : " Un jeu collectif, c'est une idée. Nous irons tous les trois l'acheter dès que j'aurai fini mon travail. Tu aurais ainsi évité l'achat inconsidéré de ta sœur. Mais mon petit Jean, tu es un garçon sérieux et travailleur. Tu auras vite fait de remplir ta bourse à nouveau. Fais seulement attention à ton impulsivité et puis, il s'est tourné vers Marc : "Je sais que tu n'as que 10 ans, mais tu aurais dû refuser d'aller acheter cette balance avec ta petite sœur. Tu savais qu'elle lésait ton frère et tu n'as rien dit. Il faut avoir le courage d'agir avec sa conscience". Pour moi, il ne dit rien, sachant que maman était intervenue, sans doute !

Un Regard d'Amour

De notre père je retiendrai deux moments pris de la fin de son existence terrestre.

L'un, quand notre mère et lui se sont embrassés avec une grande tendresse.

L'autre, quand il m'a regardé pour la dernière fois, mais je ne le savais pas, avec une expression d'amour que je ne lui avais jamais vue et ne pouvais imaginer.

Cette balance m'est toujours restée sur la conscience. Je n'avais plus aucune envie de jouer avec elle...

Ton père était d'une conscience extraordinaire. Nos parents recevaient beaucoup, et nous les "petits", devions éteindre à 9 heures, lorsque nos parents recevaient à dîner.

A 9 heures Jean ferme son livre, et dit : « Il faut éteindre ».

Marc, lui dit : « Quand j'aurai fini mon chapitre », moi de même.

Ton père en était très malheureux :

«Ce n'est pas très honnête, maman a dit 9 heures. »

« Et bien dors, lui dit Marc, et laisse-nous finir le chapitre »

« C'est mal, disait ton père. »

-« Dors, tu iras au paradis tout droit. mais ne t'occupe pas de nous »

Je te raconte ces petits détails pour te montrer la conscience qu'avait ton père du devoir, malgré son jeune âge (pour la balance, il avait 12 ans !).

Et maintenant, femme adulte et âgée. j'admire le courage de ton père qui ne se laissait pas influencer par nous, mais vivait suivant sa conscience

A l'approche de l'éternité, la carapace immémoriale qu'il s'était constituée, qui faisait tant souffrir son entourage et lui-même, s'est dissoute dans la maladie.

Lui foncièrement sensible et bon, retrouvait le soleil de son être vrai, et rendait enfin du bonheur à ceux qui l'aimaient.

Loïc